

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

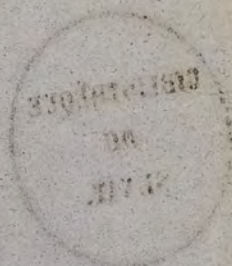


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

LE
FRIPIER NATIONAL,
OU
LA DÉFROQUE DES JACOBINS.



THE
OFFICE OF THE
POSTMASTER
GENERAL
WASHINGTON
D.C.



LE
FRIPIER NATIONAL

OU

LA DÉFROQUE DES JACOBINS.

*DIALOGUE entre un marchand Fripier
et un Provincial.*

LE PROVINCIAL.

MONSIEUR, je vous souhaite le bon jour;
n'est-ce pas ici un marchand fripier?

LE FRIPIER.

Oui, monsieur, entrez; que vous faut-il?
parlez, toute ma boutique est à votre
service.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, j'arrive à Paris; la révolution m'a fait perdre une place que j'avois dans les aides, et je voudrois avec un habit un peu propre me lancer dans le monde. Comme c'est l'habit qui fait tout en ce pays, je me suis décidé à ne rien refuser pour m'en procurer un bien conditionné; l'enseigne que j'ai vue sur votre porte m'a engagé d'entrer chez vous. J'espere, monsieur, que vous voudrez bien me traiter en honnête homme.

LE FRIPIER.

Soyez sûr, monsieur, que je ferai mon possible pour vous accommoder; et puis d'ailleurs le titre de *fripier national*, que j'ai adopté, m'engage à ne tromper personne. Je suis charmé que vous soyiez tombé entre mes mains; je vais vous faire voir mon magasin, et il y aura bien du malheur si vous ne trouvez pas quelque chose à votre goût. J'ai des habits tout neufs, qui sûrement seront bien à votre taille.

LE PROVINCIAL.

Tout doucement, monsieur le marchand ; je vous préviens que je serois jaloux d'avoir un habit qui ne me coûtât pas cher , et je préférerois qu'il fût de hasard , afin de n'avoir pas l'air si neuf.

LE FRIPIER.

Bravo , monsieur ! j'ai votre affaire et vous serez content. Venez , venez voir mon magasin , celui vraiment qui fait ma fortune , celui que tout Paris viendra voir.

Qu'a-t-il donc de si curieux ce magasin , pour attirer tout Paris , ainsi que vous l'espérez ?

LE FRIPIER.

Ah ! monsieur , si vous saviez ce qu'il renferme , vous n'en seriez pas étonné , et vous attendriez avec impatience le moment où vous allez être couvert d'un de ces habits

précieux. Vous savez sans doute qu'il existe à Paris un club que l'on appelle club des Jacobins ?

LE PROVINCIAL.

Certainement, mais dans mon pays l'on n'en dit pas de bien ; on prétend qu'ils s'assemblent là pour tramer les émeutes dont ils nous inondent.

LE FRIPIER.

L'on a raison. Eh bien ! les habits que j'ai renfermés dans mon magasin, sont les habits de ces Jacobins ; j'ai eu l'adresse de me les procurer, et maintenant j'en tire un très-bon parti.

LE PROVINCIAL.

En vérité, monsieur, je me fais une joie de les voir, et vous m'obligeriez de me les montrer.

LE FRIPIER.

Oh ! très-volontiers ; montons et vous

allez voir. Dans ce premier tiroir est serré
 bien précieusement un superbe habit boue
 de Paris, habit, veste et culotte complets;
 voyez, monsieur, s'il peut vous convenir.

LE PROVINCIAL.

Non, la couleur ne m'en plaît pas, il a
 l'air trop commun : à qui appartenait-il
 celui-ci ?

LE FRIPIER.

C'est le fameux habit du duc d'Orléans,
 lorsqu'il alla à Versailles avec les poissardes,
 les journées des 5 et 6 octobre 1789. Com-
 ment ! vous ne le connoissez pas ? Oh ! l'on
 voit bien que vous êtes de province.

LE PROVINCIAL.

Oh ! oh ! quel est celui-ci que vous dé-
 pliez ? Cet habit gris-de-fer m'a l'air fort
 propre, il me conviendrait assez.

LE FRIPIER.

J'en suis fort aise ; mais vous ignorez
 sans doute qu'il est fort cher, et que d'ail-
 leurs c'est celui de Robespierre, celui dont
 il étoit couvert quand il a fait son entrée

au club des Jacobins ; cet habit est précieux ,
et vous ne pouvez l'avoir que pour un prix
considérable.

LE PROVINCIAL.

En ce cas , monsieur , je n'en veux plus.
Passons à un autre.

LE FRIPIER.

En voici un autre couleur de sang de bœuf ,
qui est un peu usé à la vérité , mais c'est
qu'il a été porté souvent ; c'étoit la couleur
à la mode , et Barnave en est l'inventeur ;
je vous le donnerai à bon compte , si vous
voulez vous en arranger ; il n'est de défaites
que pour les démocrates.

LE PROVINCIAL.

Fi donc , monsieur ! cet habit me fait
horreur , et vous me le donneriez pour rien
que je n'en voudrois point.

LE FRIPIER.

Vous vous arrangerez sûrement de ceux
qui sont dans cet autre tiroir ; ils sont tout

neufs et n'ont jamais été portés : d'Aiguillon les avoit fait faire au mois de septembre ; mais depuis qu'il s'habille en femme , il n'en porte plus.

LE PROVINCIAL.

Non , je ne puis les trouver bons ; je craindrois qu'ils ne m'inspirassent ses bas sentimens. Passons , monsieur le marchand , passons à un autre.

LE FRIPPIER.

Tenez , monsieur , voici votre affaire ; vous voulez faire fortune , voici ce qu'il vous faut ; mais je vous préviens qu'il vous coûtera un peu plus cher qu'un autre.

LE PROVINCIAL.

Il est fort propre ; mais dites-moi , je vous prie , à qui appartenoit-il ?

LE FRIPPIER.

A Charles Lameth , c'est l'habit qui lui a servi pour faire sa cour , et gagner les

bonnes grâces de ceux qui ont fait sa fortune ; prenez-moi cet habit, vous êtes sûr de faire la vôtre.

LE PROVINCIAL.

Dans ce cas-là, il ne me convient plus ; serrez, serrez-le, je craindrois de porter un habit qui fait perdre les sentimens d'honneur, et oublier le devoir le plus sacré des hommes, la reconnoissance.

LE FRIPIER.

Voici, monsieur, la superbe fourrure de l'Anon ; c'est sa dernière ; elle est admirable, et je puis vous en faire bon marché.

LE PROVINCIAL.

Vous plaisantez, monsieur. Qui voudra jamais se charger de telles marchandises ? on craindrait d'attraper son mal.

LE FRIPIER.

En vérité, vous êtes difficile, et vous refusez quelquefois des coups d'or.

LE PROVINCIAL.

Que passez-vous donc là, M. le marchand?
montrez, je vous prie.

LE FRIPIER.

Tenez, voyez, c'est la robe de Target.
Il s'étoit fait faire cette robe de chambre
pendant qu'il étoit gros; depuis qu'il est
accouché de la constitution, il me l'a aban-
donnée. Ce n'est pas bon pour vous, voilà
pourquoi je ne vous la montrois pas; mais,
patience, nous trouverons sûrement ce qu'il
vous faut. Ah! tenez, voilà un habit noir
complet; sans doute qu'il vous conviendra.

LE PROVINCIAL.

Oui, cet habit me paroît fort commode;
mais, je vous prie, à qui appartenoit-il
avant qu'il fût à vous? Je voudrois, avant
de le porter, savoir si je le puis en tout
bien et tout honneur.

LE FRIPIER.

Ah! monsieur, c'est une histoire que

vous me demandez là ; cet habit vient en droite ligne de M. d'Orléans. Ce dernier, par reconnoissance, l'a donné à M. Chabroud ; il étoit bien juste que M. d'Orléans habillât son décroteur. Quelque temps après il m'est parvenu, et si vous le voulez. . .

LE PROVINCIAL.

Non certainement je n'en veux point ; les taches paroissent trop. Passons à celui-ci ; quel est-il ?

LE FRIPPER.

Ah ! si vous vouliez faire une bonne emplette. Voici les bottes molles, le fouet et le chapeau à haute forme d'Alexandre Lameth ; prenez, cela vous ira à merveille.

LE PROVINCIAL.

Non, merci ; cet attirail annonce trop un fat et un insolent, et je ne veux pas avoir cette tournure ridicule. Mais n'auriez-vous pas quelques habits d'honnêtes hommes ?

LE FRIPIER.

J'en avois quelques-uns ; Dinochau , Martineau , Biauzat m'avoient laissé les leurs lorsqu'ils ont voulu être membres de ce fameux club ; mais d'autres , pour jouer un rôle , sont venus me les acheter , et maintenant je n'en ai plus.

LE PROVINCIAL.

Comment ! M. le marchand , vous ne pourrez pas me trouver quelque chose ? Tous ces habits sont bons à quelque chose si vous voulez , mais il répugne de porter de tels restes ; et franchement je voudrois avoir un habit qui ne me rappelât rien de désagréable.

LE FRIPIER.

En ce cas , il faut chercher ailleurs , car ici tous ces habits sont marqués au mauvais coin ; et en vérité je ne voudrois pas en donner un à mon ami.

LE PROVINCIAL.

Vous avez raison, monsieur; mais je vous conseille de brûler toute cette boutique, car il ne faut donner la peste à personne.

